

## Prologue

Il y a plus d'un siècle, des barons pillards découvraient le lac Massawippi. Poursuivant un but, ils vinrent de Montréal, de Boston, de New York et, pénétrant profondément dans la nature sauvage du Québec, bâtirent le grand pavillon. Bien sûr, ils ne se salirent pas les mains. Ce qui est resté collé à eux est quelque chose de complètement différent. Ces hommes engagèrent d'autres hommes prénommés Zotique, Téléphore ou Honoré pour défricher ces vastes et très anciennes forêts. Les travailleurs québécois avaient d'abord refusé, car ils avaient vécu dans la forêt toute leur vie et regimbaient à l'idée de détruire une nature d'une telle beauté. Certains d'entre eux, plus sagaces, savaient reconnaître les signes d'une fin quand ils les voyaient. Cependant, l'argent eut tôt fait de venir à bout de cette résistance et, petit à petit, la forêt recula et le magnifique Manoir Bellechasse fut érigé. Après des mois passés à abattre et à ébrancher des arbres, à retourner les troncs et à les faire sécher, les bûcherons empilèrent les énormes rondins les uns sur les autres. Construire des maisons en rondins était un art. Toutefois, ce n'était pas l'esthétique qui guidait ces hommes aux yeux perçants et aux mains calleuses, mais la certitude que l'hiver mordant tuerait quiconque y habiterait s'ils ne choisissaient pas judicieusement les rondins. Un bûcheron pouvait contempler des heures durant le tronc dégrossi d'un arbre gigantesque, comme pour le déchiffrer. Cet homme des bois en faisait le tour de nombreuses fois, s'asseyait sur une souche, bourrait sa pipe et fixait le tronc jusqu'à ce que, finalement, il sache où cet arbre reposerait pour le reste de sa vie.

Cela prit des années, mais le grand pavillon fut enfin achevé. Debout sur le magnifique toit en cuivre tel un paratonnerre, le dernier ouvrier regarda les forêts et le lac isolé, mystérieux, d'une hauteur que jamais plus il n'atteindrait. S'il avait pu voir suffisamment loin, il se serait rendu compte que quelque chose d'horrible s'approchait, comme les veines d'éclairs en été. S'approchait non seulement du pavillon, mais de l'endroit où il se trouvait – le toit métallique luisant. Un drame surviendrait à cet endroit précis.

L'homme avait déjà installé des toits en cuivre, tous semblables. Or cette fois, alors que tout le monde pensait le travail terminé, il était remonté sur le toit pour ajouter une crête le long du faîtage. Il ne savait pas pourquoi, mais il trouvait cela beau et approprié. Et il lui restait du cuivre. Plus tard, il construirait des toits du même style sur de magnifiques bâtiments partout dans la région en plein essor. Mais celui-là était le premier.

Après avoir enfoncé le dernier clou, il descendit lentement, prudemment.

Une fois payés, les hommes quittèrent l'endroit en canot, le cœur aussi lourd que leurs poches. En se retournant, les plus perspicaces remarquèrent que leur création ressemblait un peu à une forêt, une forêt qui, cependant, reposait anormalement sur le côté.

Le Manoir Bellechasse avait effectivement quelque chose de peu naturel. Il était d'une beauté stupéfiante. D'un jaune d'or, les rondins écorcés luisaient. En bois et en clayonnage, le manoir se dressait sur le bord de l'eau et dominait le lac Massawippi, comme les barons pillards dominaient tout. Ces capitaines d'industrie semblaient incapables de s'en empêcher.

Et, une fois par année, des hommes prénommés Andrew, Douglas ou Charles quittaient leur empire ferroviaire ou de distillation de whisky, troquaient leurs guêtres contre des mocassins en cuir mâché et se rendaient en canot au pavillon sur la rive du lac isolé. Voler ne les intéressait plus ; ils avaient besoin d'une autre distraction.

Le Manoir Bellechasse fut conçu et construit pour permettre à ces hommes de faire une chose : tuer.

C'était un divertissement d'un autre genre.

Au cours des années, l'étendue des régions sauvages se rétrécit. Les renards, les chevreuils, les orignaux et les ours, tous ces animaux que les barons pillards chassaient, disparurent. Les Abénaquis, qui, souvent, amenaient les riches industriels en canot jusqu'au pavillon, s'étaient retirés, dégoûtés. De petites villes et des villages apparurent. Les vacanciers de week-ends et les propriétaires de maisons de campagne découvraient les lacs environnants.

Cependant, le Manoir Bellechasse survécut. Il changea de propriétaire à chaque génération et, petit à petit, les têtes empaillées au regard abasourdi de chevreuils et d'orignaux morts depuis longtemps, voire celle d'un cougar – une proie rare –, furent décrochées des murs et remisées au grenier.

À mesure que diminuaient les fortunes de ses créateurs, le manoir en subissait les contrecoups et dépérissait. Il demeura abandonné pendant des années, beaucoup trop grand pour loger une seule famille et trop isolé pour être transformé en hôtel. Juste comme la forêt s'appêtait à reprendre possession de ce qui lui appartenait, quelqu'un acheta la propriété. On construisit une route, on accrocha des rideaux, on chassa les araignées, les cafards et les hiboux du manoir et on y invita des clients. Le Manoir Bellechasse devint l'une des plus belles auberges du Québec.

Si le lac Massawippi avait changé au cours du siècle écoulé, si le Québec et le Canada avaient eux aussi changé, si, en fait, presque tout avait changé, une chose, cependant, n'avait pas changé.

Les barons pillards étaient de retour. Ils étaient revenus au Manoir Bellechasse encore une fois, pour tuer.



Au plus fort de l'été, des clients convergèrent vers le pavillon isolé au bord du lac, convoqués au Manoir Bellechasse par des invitations sur papier vélin identiques, les adresses griffonnées de l'écriture familière en pattes de mouche. Poussées dans la fente de boîtes aux lettres, les lourdes enveloppes étaient tombées avec un bruit sourd sur le plancher d'impressionnantes demeures à Vancouver et à Toronto, et d'une petite maison en brique à Three Pines.

Le facteur avait traversé sans hâte le petit village québécois. Avec cette chaleur, mieux valait ne pas faire trop d'efforts, se disait-il, en s'arrêtant de temps en temps pour retirer son chapeau et éponger la sueur sur sa tête. Règlement syndical. Cependant, la vraie raison de sa léthargie n'était pas le soleil éclatant et torride, mais quelque chose de plus personnel. Il prenait toujours son temps dans ce village, s'attardant devant des platebandes de roses, de lis et de vigoureuses digitales aux couleurs vives. Il aidait les enfants à repérer des grenouilles dans l'étang du parc. Il s'assoyait sur des murets en pierres des champs et regardait vivre le vieux village. Cela ajoutait des heures à sa journée et le faisait revenir bon dernier au centre de tri. Ses collègues le taquinaient et se moquaient de sa lenteur, laquelle, selon lui, expliquait probablement pourquoi il n'avait jamais été promu. Durant plus de vingt ans, il avait pris son temps. Au lieu de se dépêcher, il déambulait lentement dans Three Pines, parlait aux gens qui promenaient leur chien, se joignait à eux pour une limonade ou un thé glacé à l'extérieur du bistro.

Ou un café au lait devant un feu de cheminée crépitant, en hiver. Sachant que le midi il mangeait au bistro, les villageois y passaient parfois prendre leur courrier. Et bavarder un instant. Il apportait des nouvelles d'autres villages, comme un ménestrel au Moyen Âge racontant l'inondation, la guerre ou l'épidémie de peste qui sévissait ailleurs. Mais de telles catastrophes ne se produisaient jamais ici, dans ce joli et paisible village. Il aimait imaginer que Three Pines, blotti au pied de montagnes et entouré de forêts, était coupé du monde extérieur. C'est du moins l'impression qui s'en dégageait. Et il en éprouvait du soulagement.

Alors, il prenait son temps. Ce jour-là, il tenait un paquet d'enveloppes dans sa main moite de sueur, en espérant ne pas salir le beau papier épais de la première lettre de la pile. Son regard se posa sur l'écriture, et il ralentit encore le pas. Après avoir travaillé des dizaines d'années comme facteur, il savait qu'il distribuait davantage que des lettres. Il savait qu'il avait lâché des bombes au cours de ses tournées. Il avait apporté de très bonnes nouvelles : des avis de naissance, des gains de loterie, le décès d'une vieille tante riche. Mais c'était un homme bon, d'une grande sensibilité, et il savait qu'il était aussi porteur de mauvaises nouvelles. Penser à la peine qu'il causait parfois, surtout aux gens de ce village, lui brisait le cœur.

Or ce qu'il tenait dans sa main était précisément cela, et pire encore. Ce n'était peut-être pas tout à fait la télépathie qui lui donnait cette certitude, mais un talent, dont il n'avait pas conscience, pour déchiffrer l'écriture. Pas simplement les mots, mais l'intention cachée derrière. L'adresse de trois lignes, simple et ordinaire, ne lui révélait pas seulement qui était le destinataire. D'après ce qu'il pouvait voir, la main qui l'avait écrite était vieille, et infirme. L'infirmité n'était pas uniquement due à l'âge, mais à la rage. Rien de bon ne viendrait de cette chose qu'il tenait. Et soudain il voulut en être débarrassé.

Son intention avait été d'aller au bistro pour prendre une bière froide et un sandwich, bavarder avec le propriétaire, Olivier, et voir si les gens viendraient chercher leur courrier, car il était

un peu paresseux aussi. Mais voilà que tout à coup il se sentait plein d'énergie. Des habitants du village, ahuris, virent ce que jamais auparavant ils n'avaient vu : le facteur se dépêchant. Il s'arrêta, se retourna et s'éloigna à grands pas du bistro pour se diriger vers une boîte aux lettres rouillée devant une maison en brique donnant sur le parc. Lorsqu'il ouvrit la boîte aux lettres, celle-ci hurla. Il la comprenait. Après avoir poussé la lettre à l'intérieur, il referma rapidement la porte hurlante. Il fut surpris que la boîte métallique cabossée ne s'étouffe pas et ne recrache pas cette chose immonde. Avec le temps, il en était venu à voir ses lettres comme des êtres vivants et les boîtes comme des espèces d'animaux de compagnie. Et il venait de faire quelque chose de terrible à cette boîte. Et à ces gens.

Même les yeux bandés, Armand Gamache aurait su où il se trouvait. À cause de l'odeur. Un mélange de fumée de bois, de vieux livres et de chèvrefeuille.

– Monsieur et madame Gamache, quel plaisir !

Clémentine Dubois contourna en se dandinant le comptoir dans le hall d'entrée du Manoir Bellechasse. Sous ses bras tendus, la chair, semblable à des ailes, pendait et ballottait, lui donnant l'aspect d'un oiseau ou encore d'un ange desséché tandis qu'elle s'approchait d'eux avec une intention évidente. Reine-Marie Gamache alla à sa rencontre, sans espoir de pouvoir entourer de ses bras cette femme corpulente. Elles s'embrassèrent sur les joues. Après que Gamache eut lui aussi embrassé M<sup>me</sup> Dubois, celle-ci recula d'un pas et examina le couple. Reine-Marie était une femme de petite taille, pas vraiment rondelette ni mince non plus, avec les cheveux grisonnants et le visage d'une personne d'âge moyen ayant eu une vie bien remplie. Belle sans être réellement jolie, elle soignait son apparence. Elle portait une jupe bleu marine ajustée, tombant à mi-mollet, et un chemisier blanc immaculé. D'une simplicité élégante et classique.

L'homme était grand et solidement bâti. Dans la mi-quinquante, il ne faisait pas encore de l'embonpoint, mais

montrait les signes d'une vie consacrée à la lecture, à la bonne chère et aux marches lentes. Il ressemblait à un professeur, bien que Clémentine Dubois sût qu'il ne l'était pas. Son front était dégarni ; ses cheveux, auparavant ondulés et foncés, s'éclaircissaient maintenant sur le dessus de la tête, grisonnaient sur les tempes et se retroussaient légèrement sur son col. Il n'avait pas de barbe, mais une petite moustache poivre et sel, bien taillée. Il portait un veston marine, un pantalon kaki, une chemise bleu pâle et une cravate. Ses vêtements étaient toujours impeccables, même dans la chaleur croissante de cette journée de la fin juin. Mais ce qui frappait le plus était ses yeux, d'un brun très foncé. Il dégageait une impression de calme, comme d'autres hommes dégagent un parfum d'eau de Cologne.

– Vous avez l'air fatigués.

La plupart des aubergistes auraient dit « Vous paraissez très bien » ou « Vous n'avez pas du tout changé ». Ou même « Vous avez rajeuni », sachant que les vieilles oreilles ne se lassent jamais d'entendre ces paroles.

On ne pouvait pas dire que les oreilles d'Armand et de Reine-Marie étaient vieilles, mais, effectivement, elles étaient fatiguées. L'année avait été longue et leurs oreilles avaient entendu plus que ce qu'ils auraient voulu. Et, selon leur habitude, les Gamache étaient venus au Manoir Bellechasse pour se ressourcer. Partout dans le monde, le nouvel an se célèbre en janvier ; pour les Gamache, c'était au cœur de l'été, dans cet endroit béni et isolé où ils remettaient le compteur à zéro.

– En effet, nous sommes un peu fatigués, admit Reine-Marie, heureuse de se laisser tomber dans la bergère confortable du hall d'entrée.

– Bon, nous allons remédier à ça.

M<sup>me</sup> Dubois retourna avec grâce derrière le comptoir et s'assit dans son fauteuil, lui aussi confortable. Tirant vers elle le cahier des réservations, elle mit ses lunettes.

– Voyons voir, quelle chambre vous a-t-on donnée ?

Armand Gamache s'assit à côté de sa femme et ils échangèrent un regard. Ils savaient que, s'ils remontaient suffisamment



loin dans le cahier, ils trouveraient leurs signatures, chaque année, jusqu'à un jour du mois de juin, trente ans auparavant, quand le jeune Armand avait économisé et emmené Reine-Marie ici. Pour une nuit. Dans une chambre minuscule à l'arrière de cette splendide auberge, sans vue sur les montagnes, le lac ou les platebandes de vivaces débordantes de pivoinés et de rosiers en fleurs. Il avait économisé durant des mois, car il voulait offrir à Reine-Marie un séjour mémorable. Il voulait qu'elle sache à quel point il l'aimait, à quel point elle comptait pour lui.

Ils avaient alors couché ensemble pour la première fois, les doux effluves de la forêt, du thym et du lilas presque visibles à travers la moustiquaire. Mais le parfum le plus merveilleux émanait de Reine-Marie tandis qu'elle reposait, fraîche et chaude, dans ses bras. Il avait doucement tiré le drap blanc sur elle, puis, à l'étroit dans la chaise berçante, n'osant pas se bercer de peur de heurter le mur ou de se frapper les tibias contre le lit et de réveiller Reine-Marie, il l'avait regardée respirer. Sur du papier à en-tête du manoir, il avait écrit :

*Mon amour ne sait pas...*

*Comment un homme peut-il porter en lui tant de...*

*Mon cœur et mon âme s'enflamment...*

*Mon amour pour toi...*

Toute la nuit il avait écrit et, le lendemain matin, Reine-Marie avait trouvé la feuille collée sur le miroir de la salle de bains.

*Je t'aime.*

Clémentine Dubois était déjà en poste à cette époque – massive, chancelante, souriante, et déjà vieille. Chaque année, lorsqu'il appelait pour faire une réservation, Gamache craignait d'entendre une voix claire, inconnue, répondre : « Bonjour, ici le Manoir Bellechasse. Comment puis-je vous aider ? » Mais il entendait plutôt : « Monsieur Gamache, quelle belle surprise !

Aurons-nous le plaisir de vous voir bientôt?» C'était comme aller chez grand-maman, bien que la demeure de cette grand-maman fût la plus imposante qu'il eût jamais vue.

Alors que Gamache et Reine-Marie avaient de toute évidence changé – ils s'étaient mariés, avaient eu deux enfants, avaient maintenant une petite-fille et allaient de nouveau être grands-parents –, Clémentine Dubois ne paraissait pas vieillir davantage ni faiblir. Son grand amour, le Manoir Bellechasse, non plus d'ailleurs. Comme s'ils ne faisaient qu'un, tous les deux chaleureux et accueillants, tous les deux une présence réconfortante. Mystérieusement et délicieusement à l'abri du changement dans un monde qui semblait changer si rapidement. Et pas nécessairement pour le mieux.

– Qu'y a-t-il? demanda Reine-Marie en remarquant l'expression sur le visage de M<sup>me</sup> Dubois.

– Je dois vieillir, répondit-elle en relevant la tête, ses yeux violets contrariés.

Gamache eut un sourire rassurant. D'après ses calculs, elle devait avoir cent vingt ans.

– Ne vous en faites pas si vous n'avez pas de chambre. Nous pouvons revenir une autre fois.

Le trajet entre leur maison à Outremont et les Cantons-de-l'Est s'effectuait en deux heures à peine.

– Oh, j'ai une chambre, mais j'aurais voulu vous donner quelque chose de mieux. Quand vous avez appelé, j'aurais dû réserver la Chambre du lac pour vous, celle que vous aviez l'an passé. Mais le manoir est plein. Une famille, les Finney, a pris les cinq autres chambres. Ils sont ici...

Elle cessa soudainement de parler et baissa les yeux sur le cahier des réservations d'une façon si étrange et inhabituelle que les Gamache échangèrent un regard.

– Ils sont ici...? dit Gamache après un silence, pour l'inciter à continuer.

– Ce n'est rien. Je verrai ça plus tard, répondit-elle en relevant la tête, un sourire rassurant aux lèvres. Je suis désolée de ne pas avoir gardé la meilleure chambre pour vous.

– Si nous avions voulu la Chambre du lac, nous l’aurions demandée, dit Reine-Marie. Vous connaissez Armand, c’est la seule occasion qu’il a de se mesurer à l’imprévisible. Il est la témérité incarnée!

Clémentine Dubois se mit à rire, sachant pertinemment que ce n’était pas vrai. L’homme devant elle faisait face à l’inconnu tous les jours. C’est pourquoi elle tenait tant à ce que les Gamache jouissent de tout le luxe et le confort possible pendant leurs séjours au manoir. Et de paix.

– Nous ne demandons jamais une chambre en particulier, madame, dit Gamache d’une voix grave et chaleureuse. Savez-vous pourquoi?

M<sup>me</sup> Dubois secoua la tête. Elle s’était souvent posé la question, mais n’avait pas poussé plus loin, n’ayant aucune intention de faire subir un interrogatoire à ses clients, encore moins à celui-là.

– Tous les clients le font. En fait, les Finney ont voulu avoir les meilleures chambres sans payer de supplément. Ils sont arrivés en Mercedes et en BMW, et ont demandé à être logés dans les chambres de catégorie supérieure, dit-elle en souriant.

Il n’y avait pas de méchanceté dans ses paroles; elle était seulement étonnée de constater que des gens déjà bien nantis voulaient davantage.

– Nous préférons nous en remettre au destin, expliqua Gamache.

Elle scruta son visage pour voir s’il blaguait, mais vint à la conclusion que ce n’était probablement pas le cas.

– Nous sommes parfaitement heureux avec ce qu’on nous donne.

Clémentine Dubois savait qu’il disait la vérité. Elle partageait ce sentiment. Chaque matin, elle se réveillait, un peu surprise de voir un autre jour et toujours surprise de se rendre compte qu’elle se trouvait encore dans ce vieux pavillon près de la rive étincelante de ce lac d’eau douce, entourée de forêts, de jardins et de clients. C’était son chez-soi, et les clients, sa famille. Or, comme M<sup>me</sup> Dubois l’avait péniblement appris, on

ne choisit pas sa famille et on n'aime pas nécessairement ceux qui la composent.

– La voici, s'exclama-t-elle en agitant une vieille clé en laiton au bout de la longue chaîne d'un porte-clés. La Chambre de la forêt. Je regrette, mais c'est à l'arrière.

Reine-Marie sourit.

– Merci, nous savons où elle se trouve.

Les jours s'écoulaient lentement ; les Gamache passaient leur temps à nager dans le lac Massawippi ou à se promener tranquillement dans la forêt odoriférante. Ils lisaient ou bavardaient avec les autres clients, apprenant petit à petit à les connaître.

Jusqu'à il y a quelques jours, ils n'avaient encore jamais rencontré les Finney, mais maintenant ces gens étaient devenus d'agréables compagnons dans cette auberge isolée. Comme des voyageurs avisés sur un bateau de croisière, les clients gardaient une certaine distance dans leurs rapports. Ils ne savaient même pas quelle profession les autres exerçaient, ce qui faisait l'affaire d'Armand Gamache.

C'était le milieu de l'après-midi et Gamache observait une abeille qui bourdonnait autour d'une rose vermeille lorsqu'un mouvement attira son attention. Il se tourna sur la chaise longue et regarda le fils, Thomas, et sa femme, Sandra, sortir de l'auberge sous le soleil éclatant. Sandra leva une main délicate et mit d'énormes verres fumés, qui lui donnaient un peu l'air d'une mouche. Elle ne semblait pas à sa place, ici ; cet endroit n'était certainement pas son habitat naturel. Gamache l'estimait à la fin de la cinquantaine ou au début de la soixantaine, même si elle s'efforçait de paraître beaucoup plus jeune. « C'est curieux, se dit-il, comment des cheveux teints, un maquillage épais et des vêtements jeunes peuvent, en fait, vieillir une personne. »

Le couple fit quelques pas sur la pelouse, les talons de Sandra aérant le terrain, puis s'arrêta comme s'il attendait des applaudissements. Mais le seul son qu'entendait Gamache était le bourdonnement étouffé des ailes de l'abeille butinant la rose.

Thomas se tenait au sommet de la petite butte qui descendait vers le lac, tel un amiral sur le pont. Ses yeux bleus perçants scrutaient l'eau, comme Nelson à Trafalgar. Gamache se rendit compte que, chaque fois qu'il voyait Thomas, l'image d'un homme se préparant au combat lui venait à l'esprit. Thomas Finney, au début de la soixantaine, était un très bel homme : grand et distingué, les cheveux gris, avec de nobles traits. Mais au cours des quelques jours passés à l'auberge en sa compagnie, Gamache avait décelé chez lui un soupçon d'ironie, un léger sens de l'humour. Il était arrogant, ce qui était son droit, mais il semblait le savoir et pouvait se moquer de lui-même. C'était un trait de caractère charmant, et Gamache sentit qu'il se prenait de sympathie pour ce type. Cependant, en cette chaude journée, il paraissait prêt à se lier à n'importe quoi, y compris au vieux numéro du magazine *Life* dont l'encre maculait ses mains moites. Baissant la tête, il vit EFIL tatoué sur sa paume. La vie à l'envers.

Le couple était passé tout droit devant les parents âgés de Thomas, qui se prélassaient à l'ombre sur la galerie. Gamache s'étonna, encore une fois, de la facilité avec laquelle les membres de cette famille arrivaient à se rendre invisibles les uns pour les autres. Levant les yeux au-dessus de ses demi-lunes, il observa Thomas et Sandra qui regardaient les personnes éparpillées dans le jardin et le long de la rive. Julia Martin, la fille aînée un peu plus jeune que Thomas, était assise, seule, sur le quai dans un fauteuil Adirondack et lisait. Elle était vêtue d'un maillot une pièce blanc, très simple. Approchant la soixantaine, elle était mince et sa peau luisait tel un trophée, comme si elle s'était enduite d'huile à friture. On aurait dit qu'elle grésillait sous le soleil et Gamache, en grimaçant, imaginait sa peau qui se fendillait. De temps en temps, Julia abaissait son livre et regardait au loin sur le lac calme. Songeuse. Gamache en savait suffisamment sur Julia Martin pour savoir qu'elle n'était pas à court de sujets demandant réflexion.

Le reste de la famille se trouvait sur la pelouse descendant jusqu'au lac : Marianna, la cadette, et son enfant, Bean. Alors

que Thomas et Julia étaient sveltes et séduisants, Marianna était trapue et indéniablement laide. Comme si elle était le négatif et eux l'épreuve positive. Ses vêtements semblaient avoir une dent contre elle : ou bien ils glissaient de son corps, ou bien ils se chiffonnaient au point où elle devait constamment remettre de l'ordre dans sa tenue, en tirant ici et là, et en se tortillant.

Et pourtant, l'enfant, Bean, était d'une grande beauté, avec ses longs cheveux blonds presque blancs sous l'effet du soleil, ses cils noirs épais et ses yeux bleus brillants. Marianna semblait faire du tai-chi, mais avec des mouvements de son cru.

– Regarde, mon trésor, une grue. Maman est une grue.

La femme rondelette se tenait sur une jambe, les bras tendus vers le ciel, le cou étiré à l'extrême.

Bean ignore maman et continua sa lecture. Gamache se dit que cet enfant de dix ans devait drôlement s'ennuyer.

– C'est la position la plus difficile, ajouta Marianna d'une voix un peu plus forte que nécessaire, s'étranglant presque avec un de ses foulards.

Gamache avait remarqué que Marianna se mettait à faire des exercices de tai-chi, de yoga, de méditation ou de gymnastique seulement quand Thomas apparaissait. Essayait-elle d'impressionner son frère, se demandait-il, ou de lui faire honte ?

Thomas jeta un coup d'œil à la grue grassouillette qui s'écroulait et se dirigea dans la direction opposée. Sandra et lui trouvèrent deux fauteuils isolés à l'ombre.

– Ne me dis pas que tu les espionnes, dit Reine-Marie en abaissant son livre et en se tournant vers son mari.

– Espionner est un bien grand mot. J'observe.

– N'es-tu pas censé arrêter de faire ça ?

Puis, après un moment, elle ajouta :

– Quelque chose d'intéressant ?

Il secoua la tête et en riant répondit :

– Rien.

– Et pourtant, continua Reine-Marie, en regardant les membres dispersés de la famille Finney. C'est quand même curieux

qu'une famille se déplace jusqu'ici pour une réunion, pour ensuite s'ignorer les uns les autres.

– Ce pourrait être pire. Ils pourraient s'entretuer.

– Ils ne sont jamais assez près les uns des autres pour y arriver, dit Reine-Marie en riant.

Gamache exprima son accord par un grognement et fut heureux de constater qu'il s'en fichait. C'était leur problème, pas le sien. Et puis, au cours de ces quelques jours passés en leur compagnie, il s'était en quelque sorte pris d'affection pour les Finney.

– Votre thé glacé, madame.

Le jeune homme parlait français avec un délicieux accent canadien-anglais.

– Merci, Elliot.

Reine-Marie se protégea les yeux du soleil avec la main et sourit au serveur.

– De rien.

Affichant un sourire rayonnant, il tendit un grand verre de thé glacé à Reine-Marie et un verre de limonade suintant à Gamache, puis s'éloigna pour distribuer les autres consommations.

– Je me rappelle quand j'avais son âge, dit Gamache avec nostalgie.

– Tu as peut-être déjà été jeune comme lui, mais tu n'as jamais été aussi...

De la tête elle désigna Elliot qui, vêtu d'un pantalon noir ajusté et d'une courte veste blanche épousant parfaitement son corps, foulait d'un pas souple la pelouse manucurée.

– Seigneur, vais-je devoir rosser un autre soupirant ?

– Peut-être.

– Tu sais que je le ferais.

Il lui prit la main.

– Je sais que tu ne le ferais pas. Tu l'écouteras jusqu'à ce qu'il capitule.

– Eh bien, c'est une stratégie : l'écraser avec la puissance de mon intellect.

– J'imagine sa terreur.

Gamache prit une gorgée de sa limonade et pinça aussitôt les lèvres, ses yeux remplis de larmes.

– Ah, quelle femme pourrait résister à ça? s'exclama Reine-Marie en regardant ses yeux larmoyants papillonner et son visage grimacer.

– Du sucre. Il faut du sucre, dit-il, le souffle coupé.

– Je vais en demander au serveur.

– Laisse tomber. Je vais le faire.

Gamache toussa et, moqueusement, lui jeta un regard sévère tout en se donnant un élan pour se lever de sa chaise longue, profonde et confortable.

Sa limonade à la main, il prit le sentier longeant les plate-bandes odorantes jusqu'à la grande galerie, plus fraîche parce qu'elle n'était pas exposée aux rayons brûlants du soleil de l'après-midi. Bert Finney abaissa son livre et regarda Gamache, puis sourit poliment.

– Bonjour, dit le vieil homme. Il fait chaud.

– Mais c'est plus frais ici, répondit Gamache en souriant au couple âgé assis côte à côte.

Il était évident que Finney était plus vieux que sa femme. D'après Gamache, celle-ci devait avoir environ quatre-vingt-cinq ans alors que lui devait approcher les quatre-vingt-dix. Il avait cette translucidité qu'ont parfois les gens vers la fin de leur vie.

– Je rentre. Puis-je vous rapporter quelque chose? demanda Gamache.

Il se fit encore une fois la réflexion que, bien qu'élégant, Bert Finney était l'une des personnes les moins attrayantes qu'il ait jamais rencontrées. Il se reprocha sa superficialité, mais il avait toute la difficulté du monde à ne pas le fixer. M. Finney était si repoussant qu'il en était presque séduisant, comme si l'esthétique était un monde circulaire et brutal, et que cet homme en avait fait le tour.

Son visage était grêlé et rougeaud, son nez large et crochu, couperosé, comme s'il avait sniffé du bourgogne. Ses dents proéminentes et jaunes avaient poussé de façon anarchique dans sa



bouche. Il avait de petits yeux et louchait légèrement. « Un œil paresseux », se dit Gamache. Autrefois, on appelait ça le mauvais œil, à une époque plus sombre où les hommes comme lui étaient, au mieux, tenus à l'écart de la bonne société et, au pire, envoyés au bûcher.

Vêtue d'une robe bain-de-soleil à fleurs, Irene Finney était assise à côté de son mari. Rondelette, elle portait ses cheveux blancs et soyeux en un chignon lâche sur le dessus de la tête. Même si elle ne leva pas les yeux, Gamache pouvait voir qu'elle avait le teint délicat et diaphane. Elle ressemblait à un coussin doux et invitant, bien qu'un peu défraîchi, appuyé contre un visage aux traits anguleux.

– Nous n'avons besoin de rien, merci.

Gamache avait remarqué que Finney essayait toujours – et il était le seul de sa famille à le faire – de lui dire quelques mots en français.

À l'intérieur, la température baissa encore. Il y faisait presque froid, un répit par rapport à la chaleur du jour. Il fallut quelques instants pour que les yeux de Gamache s'adaptent.

La porte en érable foncé de la salle à manger était fermée. Gamache cogna timidement, puis ouvrit et pénétra dans la pièce lambrissée. On préparait les tables pour le souper : nappes et serviettes blanches, ustensiles d'argent, porcelaine fine et petits bouquets de fleurs fraîches. La pièce sentait la rose et le bois, l'encaustique et les fines herbes, et respirait la beauté et l'ordre. Le soleil entrait à flots par les immenses fenêtres qui donnaient sur le jardin. Elles étaient fermées pour empêcher la chaleur de pénétrer et garder la fraîcheur. Il n'y avait pas d'air climatisé au Manoir Bellechasse, mais les rondins massifs agissaient comme isolant naturel, conservant la chaleur à l'intérieur pendant les rudes hivers québécois et l'empêchant d'entrer les jours d'été torrides. Cette journée-là n'était pas la plus chaude. Selon Gamache, il devait faire un peu moins de trente degrés. Cependant, il était reconnaissant aux bûcherons qui avaient bâti cette habitation et choisi chaque rondin avec une telle attention que rien qui n'y était invité ne pouvait jamais entrer.

– Monsieur Gamache.

Pierre Patenaude s’avança en souriant et en s’essuyant les mains avec un chiffon. Il était légèrement plus jeune que Gamache, et plus mince. « C’est parce qu’il court de table en table », se dit Gamache. Pourtant, le maître d’hôtel ne semblait jamais courir. Il accordait tout son temps à chaque personne, comme si cette personne était seule dans l’auberge, sans toutefois ignorer ou délaisser les autres clients. C’était un don que possédaient les meilleurs maîtres d’hôtel et, fidèle à sa réputation, le Manoir Bellechasse n’offrait que le meilleur.

– Que puis-je faire pour vous ?

Gamache, légèrement embarrassé, tendit son verre.

– Désolé de vous déranger, mais j’aimerais du sucre.

– Oh, mon Dieu, c’est ce que je craignais. Il semble que nous n’en ayons plus. J’ai envoyé un des serveurs en chercher au village. Mais si vous voulez attendre ici, je crois savoir où se trouve la réserve secrète de notre chef. Vraiment, cette situation est très bizarre.

Ce qui l’était encore plus, pensa Gamache, c’était de voir l’imperturbable maître d’hôtel perturbé.

– Je ne veux pas vous déranger, cria Gamache dans le dos de Patenaude qui disparaissait.

Peu après, le maître d’hôtel revint avec un petit sucrier en porcelaine dans les mains.

– Voilà ! J’ai réussi ! Bien sûr, j’ai dû me battre avec la chef Véronique pour l’avoir.

– J’ai entendu les cris. Merci.

– Pour vous, monsieur, c’est un plaisir.

Patenaude ramassa son chiffon et une coupe en argent et se mit à la polir tandis que Gamache mélangeait le précieux sucre dans sa limonade. Dans un silence complice, les deux hommes regardèrent le jardin et le lac miroitant au loin. Un canot avançait doucement dans l’après-midi paisible.

– J’ai vérifié mes instruments il y a quelques minutes, dit le maître d’hôtel. Une tempête s’en vient.

– Vraiment ?

C'était une journée calme et sans nuages, mais, comme tous les autres clients du vieux manoir, Gamache en était venu à croire les bulletins météo du maître d'hôtel, qui s'appuyait sur les renseignements obtenus à partir de stations météorologiques de son cru disséminées sur la propriété. C'était un passe-temps, avait-il expliqué, transmis de père en fils.

– Certains pères montrent à leurs fils comment chasser ou pêcher. Le mien m'emmenait dans les bois et m'apprenait à prédire la météo, avait-il un jour raconté aux Gamache en leur montrant son baromètre maison et la vieille cloche en verre dont le bec était rempli d'eau. Maintenant, c'est à mon tour de transmettre mes connaissances, à eux, avait-il ajouté en désignant les jeunes employés de l'auberge.

Gamache espérait que ces jeunes gens prêtaient attention.

Il n'y avait pas de télévision au Manoir Bellechasse; quant à la radio, souvent on la captait mal. Il était donc impossible d'obtenir les prévisions météorologiques d'Environnement Canada. Les clients ne pouvaient compter que sur Patenaude et sa capacité quasi mythique à prédire le temps. Chaque matin au petit-déjeuner, ils trouvaient ses prévisions punaisées à l'extérieur de la salle à manger. Le maître d'hôtel donnait ainsi, à cette nation accro à la météo, la dose dont elle avait besoin.

Patenaude regardait dehors. Pas une feuille ne bougeait.

– Oui. D'abord une vague de chaleur, puis la tempête. Et elle sera terrible.

– Merci, dit Gamache en montrant son verre au maître d'hôtel, avant de sortir.

Il adorait les orages, surtout ici à l'auberge. À Montréal, ils semblaient éclater soudainement, alors qu'au Manoir Bellechasse il avait le temps de les voir venir. Des nuages noirs s'amoncelaient au-dessus des montagnes de l'autre côté du lac, puis un rideau de pluie gris tombait au loin. Celui-ci semblait alors faire une pause, ralentir sa progression, avant de poursuivre sa marche sur une ligne droite clairement visible sur l'eau, tel un régiment d'infanterie. Le vent se levait et secouait violemment les grands arbres. Puis l'orage éclatait. Boum!

Et pendant que la tempête hurlait en se précipitant sur eux, lui, Gamache, était dans l'auberge avec Reine-Marie, en sécurité.

En sortant de la salle à manger, il fut assailli par la chaleur. Pas comme si un mur lui tombait dessus, plutôt comme si on lui assénait un grand coup.

– Tu as trouvé du sucre ? demanda Reine-Marie en levant la main pour caresser son visage tandis qu'il se penchait pour l'embrasser avant de s'installer sur sa chaise longue.

– Oui.

Elle retourna à sa lecture et Gamache tendit le bras pour prendre *Le Devoir*, mais sa large main hésita et s'immobilisa au-dessus des grands titres. « Possibilité d'un autre référendum sur la souveraineté. » « Guerre de motards. » « Violent tremblement de terre. »

Sa main se déplaça et prit plutôt le verre de limonade. Toute l'année, il rêvait de la limonade maison du Manoir Bellechasse et avait l'eau à la bouche rien qu'en y pensant. Elle était rafraîchissante, douce, acidulée. Elle avait un goût de soleil et d'été.

Gamache sentit ses épaules s'abaisser. Il commençait à moins se tenir sur ses gardes, et ça faisait du bien. Il enleva son chapeau mou à bords flottants et s'essuya le front. L'humidité ne cessait d'augmenter.

En cet après-midi paisible, Gamache trouvait difficile de croire qu'une tempête se préparait. Mais un petit filet de sueur coula dans son dos et le chatouilla. Il y avait de l'électricité dans l'air, il s'en rendait compte. Il repensa alors aux paroles du maître d'hôtel, quelques instants plus tôt.

« Demain, la journée sera mortelle. »